

LE MOIS DE MARIE.

O mois heureux !
Que notre âme attendrie,
Depuis longtemps appelait de ses vœux !
O mois des fleurs ! sois le mois de Marie
Brille pour nous plus pur, plus radieux.
O mois heureux !

Coulez beaux jours,
Jours chers à l'innocence,
Jours où nos cœurs à Marie ont recours ;
Jours qu'a choisis notre reconnaissance ;
Jours dont Marie embellira le cours,
Coulez beaux jours.

Offrons des fleurs
A notre tendre Mère,
Consacrons-lui ces présents de nos cœurs ;
Le lys si pur, le rose printannière,
La violette aux modestes couleurs :
Offrons des fleurs.

Petits oiseaux
Que le printemps ramène,
Célébrez tous, par des concerts nouveaux,
De l'univers l'aimable souveraine,
Et choisissez de vos chants les plus beaux.
Petits oiseaux.

Tendres agneaux,
Sous ce soleil prospère,
Suivons Marie aux bords des clairs ruisseaux.
Sous sa houlette, ô divine bergère !
Soyons du ciel le plus cher des troupeaux,
Tendres agneaux.

O mois heureux !
Sois pour nous sans nuage ;
Que ton azur long-tems charme nos yeux.
De notre Reine, ah ! sois pour nous l'image,
Et resplendis de tout l'éclat des cieux ;
O mois heureux !

DU CATHOLICISME EN ANGLETERRE.

L'anglicanisme, affaibli par ses divisions intestines et longtemps agité dans des directions diverses, reçoit décidément une impulsion qui doit conduire cette église au port du salut. Les symptômes de la révolution religieuse qui s'opère se multiplient, et hier encore l'Angleterre était témoin d'un grand acte de réparation qui, malgré son caractère isolé, individuel, présente comme un symbole précurseur de la conduite que tiendra l'Eglise anglicane dans un avenir plus ou moins rapproché de nous. Un théologien d'Oxford aussi savant qu'écrivain distingué, qui partage avec le docteur Pusey la gloire d'avoir secondé le développement des doctrines catholiques, le révérend M. Newman dont les écrits exercent une influence si puissante sur le clergé anglican, a rétracté par la voie des journaux tout ce qu'il a publié contre l'Eglise de Rome. M. Newman avait entendu sans doute les objections qu'on nous a souvent adressées à nous-mêmes quand nous avons parlé du retour de l'Angleterre au catholicisme. Que peut-on attendre, nous a-t-on dit, d'hommes dont les ouvrages fourmillent de propositions calomnieuses et injurieuses pour le représentant de Jésus-Christ, les doctrines de l'Eglise, et les pratiques qu'elle prescrit ? Quand, par exemple, l'évêque d'Oxford a dit que Rome avait des réformes à opérer avant qu'une réunion avec l'Eglise d'Angleterre devint possible, on s'est demandé avec inquiétude de quelles réformes le prélat voulait parler et comment l'Eglise à qui le Sauveur du monde a promis l'infailibilité pourrait jamais transiger sur la vérité. On a vu dans les propositions erronées des théologiens anglicans et dans les prétentions de leurs évêques des obstacles qui devaient à jamais s'opposer à la

réalisation des espérances que nous avons si souvent exprimées. Mais nous craignons que, dans ces craintes, l'on ait trop perdu de vue les variations que les opinions de ces hommes éminents ont graduellement suivies depuis quelques années, variations dont chacune laissait en arrière quelque lambeau d'erreur, à mesure que la vérité se dévoilait à eux. Pour notre part, sans nous préoccuper des erreurs et des illusions que nourrissent encore les puseyistes, nous avons constaté l'immense progrès qu'ils ont fait faire à l'Eglise anglicane dans la voie d'un rapprochement. Nous avons dit qu'on leur devait l'anéantissement d'une foule de préjugés absurdes ; qu'ils avaient répudié plusieurs erreurs introduites dans leur Eglise par le protestantisme et qu'ils travaillaient à réformer l'opinion sur les prétendus bienfaits qui ont suivi l'apostasie de l'Angleterre.

Il y avait évidemment dans ce changement soudain de dispositions et de sentimens de la part d'un établissement protestant, de justes motifs de joie et d'espérance, quand surtout il exprimait, par l'organe de ses membres les plus éminents, le désir de rentrer en communion avec l'Eglise dont il avait été si longtemps séparé.

On comprendra que dans ces circonstances, nous attachions une grande importance à la démarche faite aujourd'hui par M. Newman. Sa position dans l'Eglise anglicane, son influence dans l'Université d'Oxford, donnent à la rétractation qu'il a publiée un caractère d'une haute signification. M. Newman a relevé dans ses ouvrages et divers écrits toutes les propositions malsonnantes pour des oreilles catholiques. Dans un travail qui a pour titre : *Lyra apostolica*, il disait de l'Eglise romaine que c'était une *Eglise perdue*. Dans un ouvrage sur les Ariens, il parlait de l'*apostasie papale*. Il avait déclaré, dans les *Tracts for the Times*, que *Rome est hérétique* ; qu'elle avait apostasié à l'époque du Concile de Trente ; que la communion romaine s'était liée à perpétuité à la cause de l'*Ante-Christ* ; qu'elle avait substitué le mensonge à la vérité de Dieu ; qu'on devait la fuir comme une peste, etc., etc. Nous ferons remarquer que les écrits d'où ces phrases sont extraites ne datent pas de ces dernières années : leur publication remonte à 1833, 1834, 1837. Mais, quoique les ouvrages plus récents de l'illustre membre de l'université d'Oxford soient purs de pareilles souillures, l'auteur n'a pas cru devoir laisser subsister ces passages dans ses œuvres, et il les répudie aujourd'hui comme des *déclamations insensées*.

« Si vous me demandez, nous dit M. Newman comment un simple individu peut se permettre non seulement de penser, mais de publier pareilles choses sur une communion si ancienne, si répandue, et qui a produit tant de saints, je répondrai par le langage que je me tenais à moi-même ; je me disais : « Ce ne sont pas mes propres paroles que je fais entendre : je ne fais que suivre le sentiment (*consensus*) des théologiens de mon Eglise. Ils ont toujours parlé en termes extrêmement violents contre Rome, sans en excepter même les plus distingués et les plus savants d'entre eux. Je désirais adopter leur système. Quand je répète ce qu'ils ont dit eux-mêmes, je suis en toute sûreté. Dans notre position, embrasser leurs vues est chose presque nécessaire. »

« J'ai aussi, continue M. Newman, des raisons de craindre que ce langage puisse être en grande partie attribué à un caractère ardent et à l'espérance de voir ma conduite approuvée par des personnes que je respecte. Je désirais en même temps repousser l'accusation de Romanisme. » M. Newman a soin de déclarer ensuite qu'on ne saurait déduire de ces aveux qu'il rétracte ce qu'il a écrit en défense de la doctrine anglicane.

L'humble confession du savant théologien d'Oxford est assez éloquente par elle-même pour que nous nous dispensions d'en relever la valeur. Il a fallu bien du courage et un courage surhumain, pour braver par un acte aussi solennel les flots d'injures et d'accusations qui s'élevaient de toutes parts en Angleterre contre les chefs du puseyisme. Il n'est pas une parole, pas un acte des ministres anglicans en faveur des principes catholiques qui n'excite la colère et ne redouble la fureur des protestons leurs adversaires. Les efforts de ces derniers pour entraver les progrès d'un mouvement dont ils redoutent les conséquences sont à peine croyables. Mais leurs craintes servent à ranimer le courage de ceux qui luttent pour la cause de la vérité. Des ouvrages intitulés : *Catéchisme de l'Idolâtrie romaine*, *l'Angleterre sous le Joug papal*, *Mariolatrie*, *l'Eglise d'Angleterre indépendante, dans tous les siècles de l'Eglise romaine*, et autres publications semblables, inondent les villes, les campagnes, et se débitent à prix coûtant. Mais tous ces livres sous un titre hostile au catholicisme sont surtout dirigés contre le parti puissant